

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.  
L'ont semestres commencent se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 16.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 19 AVRIL 1877

## RECTIFICATION

Il a paru, récemment, dans le *Nouveau-Monde*, un article aussi injuste que malveillant à l'adresse de M. G. B. Burland, le gérant de *L'Opinion Publique*. Nous nous sommes adressés à ce sujet aux propriétaires et rédacteurs de ce journal, qui nous ont appris qu'aucun d'eux n'était l'auteur de l'article en question, et que cet article avait été inséré à leur insu. En conséquence, le *Nouveau-Monde* publia immédiatement la rétractation suivante :

Nous devons, en justice pour notre confrère de *L'Opinion Publique*, donner un mot d'explication au sujet d'une correspondance qui a paru dernièrement dans notre journal et qui était intitulée : "Une conversion probable." C'est par pure inadvertance que nous n'avons pas désavoué plus tôt cette communication, que nous regrettons sincèrement d'avoir vue dans nos colonnes.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous n'avons aucun grief ni aucune animosité contre *L'Opinion Publique*, qui est le seul journal illustré publié en langue française en Amérique, et qui, à ce titre surtout, mérite la sympathie de nos compatriotes, et dont, pour notre part, nous nous enorgueillissons comme Canadien-français.

Nous désapprouvons d'autant plus la correspondance en question, qu'elle contenait des personnalités à l'adresse du gérant de *L'Opinion Publique*, M. G. B. Burland. En outre, les insinuations faites contre ce monsieur étaient non seulement déplacées, mais mal fondées ; car M. Burland n'est ni orangiste ni franc-maçon, nous assurent ses amis.

Nous espérons que ces quelques explications suffiront pour convaincre notre confrère et nos lecteurs que nous ne désirons aucunement nuire au succès de *L'Opinion Publique*.

Tout en acceptant ce désaveu, nous tenons à dire que l'auteur de l'article malicieux qui a paru contre M. Burland nous est parfaitement connu. Celui-là savait fort bien qu'il disait une fausseté, en accusant M. Burland d'être orangiste et franc-maçon. En essayant de nuire à *L'Opinion Publique*, au moyen de cette futile attaque et de ces accusations, il n'a réussi qu'à faire voir son dépit. Ce n'est pas la première fois que des personnes qui réussissent là où d'autres avaient échoué, se voient l'objet de la jalousie de celles-ci. Ce n'est pas la première fois, non plus, que l'on se voit payé d'ingratitude pour avoir généreusement aidé quelqu'un. M. Burland s'est donné et se donne encore beaucoup de peine pour placer *L'Opinion Publique* sur le meilleur pied possible, et, bien que sa longue expérience puisse lui permettre d'être aussi bon juge en matière d'art et de littérature que son envieux insulteur, il est bien connu que M. Burland ne s'est jamais mêlé en aucune façon de la direction éditoriale de *L'Opinion Publique*. Son seul désir et son unique ambition, au point de vue des motifs professionnels aussi bien que patriotiques, sont d'assurer le succès et la prospérité du journal.

## L'ADMINISTRATION.

Un article dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps et qui ne vient que d'être connu, c'est le *Rénovateur Parisien* de Luby pour la chevelure. Quelques applications comme toilette ordinaire pour les cheveux sont tout ce qui est nécessaire pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive, après quoi une seule application par semaine suffira. Il donne à la chevelure un parfum et un luisant magnifiques, et entretient la tête fraîche et exempte de souillure. C'est le grand favori des dames pour leur toilette, en ce qu'il ne souille nullement les étoffes les plus délicates. En vente dans toutes les pharmacies, en grandes bouteilles de 50 centins. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, sont les agents pour le Canada.

## SOMMAIRE

Rectification.—Les Hommes de 37-38 : Le Dr. L.-H. Masson et M. Damien Masson : M. C. F. C. Morrison, décédé ; Le Rév. P. Reboul, O.M.I. décédé ; Eclipses de lune à Constantinople : Le pont suspendu de Brooklyn.—Un drame improvisé.—Correspondance européenne, par G. A. Drolet.—Nécrologie : M. C. F. C. Morrison.—Poésie : L'Abéille, par L.-H. Fréchet.—Le Sorcier du Mont Granier (suite).—De la semelle du froment ou blé, par H. Audrain.—Revue de la Semaine.—Pour l'Europe.—37-38.—La navigation de la baie d'Hudson.—Jubilé épiscopal de Pie IX.—Echos parlementaires.—L'abbé d'Apostrophe.—Bibliographie.—Nouvelles diverses.—Faits divers.—François de Bienville.—Le jeu de Dames.—Les échecs.

NOS GRAVURES : Les Hommes de 37-38 : Le Dr L.-H. Masson et M. Damien Masson : M. C. F. C. Morrison, curé de Saint-Cyprien, décédé ; Le Rév. P. Reboul, O.M.I. décédé ; Loïn du monde ; La coquette des violettes ; Constantinople ; L'éclipse de lune ; New-York ; Le pont suspendu de la rivière de l'Est à Brooklyn.

## LES HOMMES DE 37-38

### Lé Dr. L. H. Masson et M. Damien Masson

Le docteur Luc-Hyacinthe Masson et son frère, M. Damien Masson, étaient, en 1837, deux gros et grands garçons, aux yeux noirs, au teint bronzé, aux épaules robustes, au caractère énergique. Ils étaient fils de M. Louis Masson, capitaine de milice et marchand, de Saint-Benoît. Le premier avait 26 ans et l'autre 21 ans.

Après un bon cours d'études au séminaire de Montréal, le Dr. Masson avait étudié la médecine sous le célèbre Dr. Robert Nelson, qui n'eut pas de peine à inculquer à son élève ses principes politiques comme sa science médicale. Durant le choléra de 1832, son patron, étant tombé malade, le chargeait de le remplacer auprès des émigrés à la Pointe Saint-Charles, et, le 1er août, on l'envoyait à Beauharnois prendre la place du Dr. Fleming, qui venait de succomber à l'épidémie. D'un caractère et d'une constitution à toute épreuve, le jeune étudiant en médecine avait accepté avec plaisir les missions difficiles et dangereuses qu'on lui confiait.

Il fut reçu médecin en 1833, demeura quelques années à Beauharnois, et alla s'établir à Saint-Benoît. Il arrivait bien : la paroisse était en feu ; nulle part l'agitation était aussi considérable. Il eut bien garde d'amortir le feu du patriotisme ; il l'activa, au contraire, en s'enflammant lui-même.

Les paroles et l'exemple des Girouard et des Chénier, dont il devint l'ami intime, ne pouvaient manquer de surexciter une nature aussi hardie. Il fit si bien, qu'au bout de quelques mois, il était considéré comme l'un des chefs des patriotes du comté des Deux-Montagnes.

Le 10 juin 1837, il était nommé secrétaire de la grande assemblée tenue à Sainte-Scholastique, sous la présidence de Jacob Barcelo, ér., pour protester contre les résolutions de lord John Russell.

Le 6 août 1837, il allait, à la tête d'une centaine de patriotes des Deux-Montagnes, à l'Assemblée du comté de Vaudreuil, et prenait la parole à la suite d'O'Callaghan et d'Ovide Perrault, le jeune et populaire représentant de ce beau comté.

Comme le docteur était commissaire des petites causes et juge de paix pour le district de Montréal, il reçut une lettre de M. Walcott, le secrétaire de lord Gosford, lui demandant compte de sa conduite aux assemblées de Vaudreuil et des Deux-Montagnes.

La réponse fut courte. M. Masson répondit qu'en sa qualité de sujet anglais, il avait le droit constitutionnellement d'ex-

primer ce qu'il pensait de l'administration des affaires publiques, et que, comme tel, Son Excellence pouvait le juger.

Cette réponse fut suivie d'un ordre général qui annulait dans tout le pays les commissions des officiers de milice, commissaires et juges de paix, dont la loyauté était suspecte.

Deux jours après, des mandats d'arrestation étaient émis.

Deux huissiers se rendirent à Saint-Benoît pour arrêter le Dr. Masson et quelques autres chefs patriotes ; mais l'accueil peu rassurant que le peuple leur fit, quand il apprit le but de leur voyage, les effraya, et ils s'en retournèrent comme ils étaient venus, sans tambour ni trompette, heureux d'en être quittes à si bon marché.

Pendant que les patriotes du Sud se préparaient à la lutte, ceux du Nord s'organisaient et formaient des camps à Saint-Eustache et à Saint-Benoît, sous la direction d'Amury Girod, qui se disait l'envoyé de M. Papineau. Le programme des chefs de l'insurrection était celui-ci : se rendre à Montréal après avoir battu les troupes, et là, délibérer sur ce qu'il y aurait à faire. Mais l'insurrection, éteinte à Saint-Eustache comme elle l'avait été à Saint-Charles, ne put exécuter son programme, les patriotes allèrent à Montréal pour y remplir les prisons et les cachots.

Dans l'après-midi du 14 décembre 1837, au moment où l'héroïque Chénier tombait sous les balles des bureaucrates, Girod arrivait à course de cheval à Saint-Benoît, se rendait chez M. Girouard et disait qu'il venait de Saint-Eustache chercher des secours. Le Dr. Masson et son frère Damien lui reprochaient d'avoir quitté le champ de bataille, et le traitaient de lâche et de poltron. Girod, furieux, tire un pistolet, mais le Dr. Masson l'aurait assommé d'un coup de tisonnier si son frère ne lui eût pas arrêté le bras.

"Nous n'avons pas de temps à perdre, dit M. Damien Masson à son frère, allons au secours de Chénier avec tous ceux que nous pourrions soulever et entraîner, et amenons Girod avec nous."

—Oui, dit le Dr. Masson, qui avait une carabine à la main, allons, M. Girod, nous verrons qui est un lâche."

Ils partirent, Girod avec eux, enrôlant tous ceux qu'ils pouvaient rencontrer. Arrivés à mi-chemin, ils arrêterent chez un nommé Inglis. Pendant qu'ils se chauffaient, Girod se glissa furtivement dans une chambre de la maison, s'élança par la fenêtre dans la cour, monta dans la voiture d'un cultivateur et se sauva au grand galop de cheval, du côté de Sainte-Thérèse. On sait que, poursuivi et trahi, il se faisait sauter la cervelle, quelques jours après, à la Pointe-aux-Trembles, au moment où il allait être arrêté.

Inutile de dire combien la fuite de Girod consterna et indigna ceux qui l'avaient suivi. Bientôt, les patriotes échappés au massacre de Saint-Eustache, commencèrent à arriver et racontèrent les tristes événements dont cette paroisse venait d'être le théâtre.

Chénier mort... Girod disparu... on comprit que tout était fini, et on décida qu'il fallait déposer les armes et recevoir les troupes, le pavillon blanc à la main.

Les chefs ayant décidé de quitter Saint-Benoît avant l'arrivée des troupes, afin d'échapper à la vengeance des bureaucrates et de rendre plus acceptable la sou-

mission des gens de cette paroisse, le Dr. Masson et son frère Damien partirent peu de temps avant l'arrivée des troupes, et se dirigèrent vers le Sud du côté des États-Unis. Ils avaient traversé le fleuve à la tête du canal de Beauharnois, et se croyaient en sûreté, lorsqu'ils furent arrêtés par un parti de volontaires stationné au fort du Coteau-du-Lac. Ils avaient été vendus par le traversier, un traître et un lâche, qui, les ayant reconnus, était allé, après avoir reçu leur argent, avertir le colonel Simpson, commandant au fort du Coteau.

M. Masson et son frère furent conduits au corps de garde du fort du Coteau où ils passèrent la nuit. Le capitaine McIntyre, qui commandait les volontaires, étant tombé à bas de son cheval, s'était blessé assez gravement. Il demanda au docteur Masson de le saigner. Les volontaires anglais jetèrent les hauts cris ; ils ne pouvaient comprendre que le capitaine consentit à se faire saigner par un rebelle. Le capitaine, qui était un homme d'esprit, se fit saigner quand même, et trouva que le docteur avait la main aussi sûre qu'un bureaucrate.

Pendant la nuit, le Dr. Masson fit semblant de dormir afin de tout voir et de tout entendre. A chaque instant, des volontaires entraient dans l'appartement où il était couché, lui mettaient presque la chandelle sous le nez pour l'examiner, et disaient en le regardant :

"Quel dommage ! c'est un beau jeune homme. Je ne voudrais pas être à sa place."

—Non, disaient les autres, car notre colonel vient d'avoir la nouvelle que les prisonniers, en arrivant à la ville, seront passés par la cour martiale et fusillés une demi-heure après."

M. Masson n'aurait pu s'empêcher de rire parfois, s'il n'avait pas fini par croire que ces volontaires disaient la vérité. Il le crut tellement, que, le lendemain matin, il demanda au colonel Simpson s'il n'y aurait pas moyen de le faire fusiller dans l'enceinte du fort, afin d'en finir plus vite. Le colonel le rassura en lui disant qu'il ne fallait pas ajouter foi à toutes ces histoires de fusillades.

Le lendemain, M. Masson fut conduit avec son frère à Montréal. En arrivant dans le vestibule de l'ancienne prison de Montréal, ils trouvèrent le Rév. M. Blanchet, le curé patriote de Saint-Charles, aujourd'hui évêque de Nesqually, N.-O., qui venait d'être arrêté. Après quelques pourparlers entre le procureur-général Ogden et le shérif, M. de St. Ours, les prisonniers furent attachés avec des cordes les uns aux autres, et escortés jusqu'à la prison neuve par une compagnie de carabiniers sous le commandement du major C. Sabrevois de Bleury.

On peut se figurer ce qu'un homme vigoureux et accoutumé à bien vivre, comme le Dr. Masson, eut à souffrir quand il se vit renfermé dans une cellule à peine assez grande pour le contenir, avec une livre et demie de pain par jour et le plancher nu pour lit.

Un jour, il demanda au shérif, M. de St. Ours, qui lui avait ôté tout l'argent qu'il avait sur lui, de lui remettre quelques piastres dont il avait besoin pour s'acheter quelque chose ; le shérif refusa. Alors le Dr. Masson, qui faisait de la bile depuis longtemps, jugea que c'était le temps de s'en débarrasser ; il fit au shérif